LA TRANSACTION

DAVID RENTY

2EME PRIX DU CONCOURS 2020/2021
D'ECRITURE DE LA NOUVELLE FANTASTIQUE (ADULTE)

La transaction

Nul ne connaissait son nom. Pourtant, tout le monde savait que c'était la personne à aller voir en cas de *déréalisation chronique et aggravée*. Phénomène courant par les temps qui couraient, disait-on. Antonin avait eu son numéro sur les groupes Facebook des habitants de la ville où l'on se le partageait. Elle ou il faisait des miracles là où la médecine était impuissante. Nour l'avait mis en garde. Il s'est pourtant risqué à envoyer un SMS. Quelques mots simples qui ne donnaient pas le motif de cette prise de contact. Prudence excessive ? La réponse lui est parvenue immédiatement : *RDV demain 17h square de la république manteau beige lunettes noires*. Manteau beige, lunettes noires ? Injonction à un dress code ou signe de reconnaissance ? La perplexité laissait place à l'inquiétude. Il travaillait jusqu'à 18h30. Antonin a hésité, a commencé à taper une réponse demandant si on pouvait convenir de se voir plus tard. Il s'est ravisé. Il rentrerait plus tôt, prétexterait une urgence. C'était une convocation. On ne faisait pas perdre de temps à cet individu-là.

Le diagnostic était clair. Le docteur Qureshi l'avait prononcé avec détachement, ciselant chaque mot de ses lèvres charnues. Derrière lui, la lumière blanche, hygiénique qui perçait à travers la baie vitrée donnait une solennité à ce verdict. Antonin avait demandé au docteur de répéter.

— Dé-ré-a-li-sa-tion chronique et aggravée, a répété le docteur Qureshi avec hauteur, tenant le rapport d'analyse du bout des doigts.

Il souriait d'un sourire sans gaîté où brillaient ses facettes trop brillantes. Antonin lui a demandé s'il en guérirait. Le docteur a répondu que rien n'était moins sûr mais qu'il s'y ferait. C'était une maladie très contagieuse, il devait limiter les contacts physiques le plus possible, surtout en période de rémission après une crise aiguë. Le sourire du docteur a disparu. Il faisait semblant de lire le rapport d'analyse à travers ses lunettes étroites posées sur le bout de son nez. Son esprit était ailleurs. Le ventilateur de bureau sifflait, le néon blafard bourdonnait, l'esprit d'Antonin tournait à vide. Le sourire du docteur Qureshi est soudainement revenu, tout de facettes éblouissantes, illuminant son visage flétri.

— Ça fera cinquante euros.

17 heures, square de la République. Antonin s'est assis sur un banc pour attendre, détaillant les passants et les flâneurs. Un quart d'heure plus tard, toujours personne. Il a soupiré, s'est souvenu du doute de Nour. Elle avait raison. C'était idiot. Donner rendez-vous à un inconnu sur les conseils d'autres inconnus, se retrouver dans un square comme dans un roman policier. Tout ça pour soigner une pathologie contre laquelle même l'éminent docteur Qureshi ne pouvait rien. Il était temps de

revenir à la réalité. Alors qu'il s'apprêtait à se lever, il a vu le manteau beige, les lunettes noires à côté de lui, revêtus par ce qui lui semblait être une silhouette noire aux contours vagues. Son visage était indistinct. Ses traits indescriptibles. Ses gestes, extrêmement lents, ne lui paraissaient pas naturels. Antonin ressentait un malaise qui lui tordait le ventre et bloquait sa respiration. La silhouette semblait le saluer et l'inviter à parler.

— Je vous ai contacté car j'ai entendu dire que vous pouviez éviter le développement de la maladie, a-t-il dit péniblement, le souffle court. J'ai encore toute ma lucidité mais…

— Toute votre lucidité, a répété une voix qui s'échappait de la silhouette avec un râle qui était un abominable ersatz de rire. Je peux vous guérir mais tout cela n'est pas gratuit. J'ai besoin d'yeux, a-t-elle continué tandis que sa main gantée indiquait l'endroit sur ce qui lui faisait office de visage où auraient dû être ses orbites et où l'on ne voyait que des ténèbres mouvantes. Des yeux pour voir, a-t-elle ajouté devant l'incompréhension d'Antonin, pour vous dévisager, pour vous faire un clin d'œil si cela peut vous faire plaisir. Vous me donneriez les vôtres ?

— Vous êtes complètement fou, a dit Antonin en se levant et en secouant la tête.

— Comme vous voudrez. Le remède en vaut le prix. Vous savez où me joindre si vous changez d'avis. Vous êtes pourtant bien plus atteint que vous ne le pensez. Preuve en est, vous parlez seul assis sur un banc dans un square municipal.

Antonin a regardé autour de lui. Les regards fixés sur lui se détournaient quand le sien les croisait. Quand il s'est retourné, la silhouette avait disparu.

Quand Nour lui a demandé comment s'était passée cette entrevue, Antonin a éludé la question. Il disait avoir rencontré un homme étrange qui lui avait tenu des propos incohérents et être vite reparti. Il n'a plus reparlé de cette rencontre après cette brève explication. Il y pensait à peine à vrai dire, reléguant son absurdité dans les placards sombres et encombrés de sa mémoire. Son cas évoluait de façon encourageante, disait le docteur Qureshi. La maladie faisait peu de progrès, et les symptômes étaient à peine perceptibles : brèves hallucinations sonores, confusion fugace des couleurs, légère perte d'équilibre. Il lui prescrivait un traitement qu'Antonin prenait avec une régularité parfaite.

L'hiver s'est installé, froid, humide, détrempant le ciel d'une brume grise qui ne s'en allait plus. Antonin revenait en voiture du travail à une heure tardive, les paupières lourdes, dodelinant la tête au rythme de la musique qu'il écoutait. Devant lui, de loin en loin, les hauts réverbères dessinaient dans la nuit le tracé de la route. Il suivait ce tracé comme dans un jeu vidéo, oublieux de la réalité physique qui l'entourait. Une sensation de légèreté voluptueuse montait en lui. Il se sentait comme nu dans des draps chauds, balancé par une douce ivresse. Ses narines palpitaient d'un bien-être sans arrière-pensée. Il ne faisait plus qu'un avec sa voiture. C'était lui qui glissait sur la route, ou plutôt

la survolait avec une vitesse étourdissante. Le feulement du moteur semblait sortir de sa propre gorge. Le chemin encadré par les tracés lumineux des réverbères quittait le sol, s'élevait dans la nuit pâle blanchie par les lumières de la ville. La pesanteur s'abolissait, Antonin suivait le tracé tortueux de ces montagnes russes qui serpentaient entre les étoiles. Il fermait les yeux, un mince sourire aux lèvres. Soudainement, il s'est senti plonger en chute libre, happé par un gouffre sans fin. Il ne pensait plus à rien qu'au plaisir qu'il ressentait, à cet affranchissement des contraintes, à l'absence de soi.

Quand il a rouvert les yeux, c'est le visage de Nour qui lui est apparu en premier. Un visage affolé et trempé par les larmes. Antonin ne semblait pas surpris de s'être réveillé dans une chambre d'hôpital. Il était étrangement de bonne humeur, ne comprenant pas l'inquiétude de Nour et des médecins. Nour l'a dévisagé avec crainte puis l'a embrassé sur les lèvres, heureuse de le savoir hors de danger. Antonin est retourné voir le docteur Qureshi, lui a tendu le dossier qu'on lui avait remis à l'hôpital. Le docteur lisait le rapport à travers ses petites lunettes posées sur son nez pointu. Il hochait la tête pendant la lecture, soufflant du nez, démontrant par-là la gravité de ce qui était écrit. Après avoir posé le rapport, il a retiré ses lunettes, en a mordu la branche, puis avec un air plein d'une sollicitude feinte, a demandé à Antonin s'il se rendait compte de ce qu'il s'était passé. L'air hagard d'Antonin, la moue d'incompréhension, était toute la réponse dont avait besoin le docteur Qureshi pour en juger.
— Bien, nous allons renforcer un peu votre traitement, a-t-il ajouté en grattant nerveusement avec son stylo une ordonnance filigranée.
Antonin contemplait le dodelinement de la tête du docteur alors qu'il écrivait, et dodelinait la sienne à son tour, les traits empreints d'une joie nerveuse.
— Ça fera cinquante euros, a dit le docteur avec un air fâché.

Antonin était arrêté pour un mois entier. Nour s'inquiétait pour lui, il le sentait, et voulait lui démontrer que cette inquiétude était infondée. Plusieurs fois, elle avait essayé de comprendre ce qu'il s'était passé. Il disait ne se souvenir de rien, et s'être probablement endormi au volant. C'était faux bien sûr. Il se souvenait de tout. La perte de la voiture, sa jambe et ses côtes cassées, les nombreuses contusions aux bras et au visage, la frayeur de Nour, l'incertitude des médecins, tout cela lui semblait sans importance. Il ne s'était jamais senti aussi bien qu'après l'accident : régénéré, solaire. Un après-midi, pour rassurer Nour, il avait décidé de faire quelques courses et de cuisiner. Quand elle est rentrée du travail, elle a trouvé l'appartement propre, rangé, la table de la salle à manger décorée de fleurs et de bougies. Il s'est précipité vers elle malgré sa jambe plâtrée pour la

débarrasser de son manteau et de son sac. Elle souriait pour la première fois depuis l'accident. Il a tiré une chaise pour qu'elle s'assoie et lui a servi un verre de vin blanc.

— Tu as mitonné un bon petit plat malgré ta jambe de bois ? a-t-elle demandé en faisant tourner le vin à la lumière de la lampe.

— J'espère que ça va te plaire, a-t-il répondu en l'embrassant sur la tempe.

Nour a soupiré, libérée d'un poids qui écrasait sa poitrine. Peut-être que c'était simplement un incident isolé, un mauvais moment à passer. Le traitement renforcé du docteur Qureshi faisait déjà son effet. Elle entrevoyait l'éclaircie après l'orage. Entendant un bruit qui venait de la cuisine, elle a levé les yeux. Son visage s'est décomposé peu à peu, sombrant d'une expression de soulagement à une expression d'horreur. D'une main appuyée au mur, Antonin avançait vers elle, tenant de l'autre un grand plateau sur lequel reposait une tête d'agneau crue, aux yeux révulsés, dont les petites dents serrées formaient un sourire imbécile qu'une mort brutale avait figé. Sans remarquer l'émoi de Nour, Antonin s'est assis et a commencé à manger à même le plat, dépiautant la tête avec les doigts, arrachant les bajoues avec les dents, insoucieux du sang qui coulait le long de son menton.

— Tu ne manges pas ? a-t-il demandé, mâchant la bouche ouverte.

— Je suis végétarienne, a-t-elle répondu, interdite, figée devant ce spectacle atroce. Tu ne t'en souviens plus ?

— Ah oui, c'est vrai ? Même pas les yeux ? a-t-il demandé en tirant un œil gélatineux de son orbite avant de le gober. Tu ne sais pas ce que tu perds.

La rééducation d'Antonin donnait des résultats rapides. Il avait retrouvé une marche presque normale, et travaillait de nouveau avec une énergie débordante. Jamais de sa vie il ne s'était senti aussi bien et ne manquait pas de le rappeler sans cesse à Nour, qui depuis l'épisode de la tête d'agneau, alternait à son égard entre sollicitude méfiante et terreur larvée. Il continuait à voir le docteur Qureshi, qui, informé par Nour de son acte de folie, avait dit que c'était normal, qu'il fallait s'habituer à des comportements étranges de sa part et qu'en aucun cas surtout il ne faudrait le contrarier. Le docteur était optimiste. La maladie semblait avoir atteint un plateau, ce qui était la preuve de l'efficacité du traitement. Malgré ces propos rassurants, Antonin avait rechuté la semaine suivante. Le lundi, il avait écrasé le poignet de Nour dans sa main en la menaçant parce qu'elle l'aurait regardé de travers. Le mardi, il avait été renvoyé de son travail après avoir dit à son directeur que son groin de goret suintait et lui avoir glissé un doigt dans la narine sous les yeux médusés de ses collègues. Le mercredi, il était descendu à la cave et avait scié son index à la scie à métaux, tout en poussant des hurlements glaçants. Quand Nour était descendue le cœur battant, elle l'avait trouvé avec un sourire soulagé qui montrait son doigt coupé, disant que ce n'était qu'une partie parasite de lui-même et qu'il avait préféré s'en débarrasser. Puis il avait insisté pour couper

l'index de Nour, pour son bien disait-il. La gorge étranglée de sanglots, elle avait appelé le SAMU, pris ses affaires et était partie :

— Je suis désolée, je ne peux plus, fais-toi hospitaliser je t'en supplie. J'ai peur pour toi, j'ai peur pour moi. Je ne peux plus rester ici.

Antonin avait été admis en hôpital psychiatrique. Le docteur Qureshi était venu lui rendre visite pour faire le point sur la progression de la maladie. Il posait des questions, acquiesçait par un murmure à chaque réponse d'Antonin. Quand il eut terminé, il a fait un grand sourire de cheval et a dit :

— Je ne suis pas plus inquiet que ça, vous savez. Je vais tout de même augmenter un peu le dosage de votre traitement. Les choses devraient rentrer dans l'ordre rapidement.

Comment les choses pouvaient-elles rentrer dans l'ordre ? Désespéré par le silence de Nour qui ne répondait plus à ses appels, et par la perte de son doigt qu'il s'était lui-même infligée, Antonin s'est enfermé chez lui, pleurant, se laissant dépérir, ne mangeant qu'à peine, ne se lavant plus. Au bout de plusieurs semaines, émergeant de sa léthargie, il a contemplé son appartement jonché de détritus, dans le miroir son visage hirsute couvert d'une barbe broussailleuse, les taches de gras sur ses vêtements. Il s'est senti sale, répugnant. Il fallait trouver une solution. Il s'est souvenu de sa rencontre étrange de l'automne dernier, s'est risqué à reprendre contact avec cette créature. Elle lui a donné rendez-vous au square le soir même.

La lumière du dehors l'éblouissait. Les gens se retournaient vers lui avec une mine dégoûtée. La ville à ses yeux prenait des allures de fête foraine : des ballons en forme d'éléphant s'élevaient dans le ciel, les arbres en caramel fondaient à la chaleur de midi, des auto-tamponneuses filaient sur la grande rue. Dans le square, des singes habillés en bohémiens jouaient de l'accordéon. La silhouette l'attendait sur le même banc que la dernière fois. Elle était parée d'yeux bleus cristallins, d'un nez pointu et d'oreilles décollées qui formaient un ensemble dépareillé. Elle semblait plus humaine, plus épanouie. L'ombre avait reculé à l'intérieur d'elle.

— Vous avez l'air d'aller de mieux en mieux, a dit Antonin.

— Mon commerce est florissant, je dois le reconnaître, a répondu la voix qui jaillissait de l'ombre. Je ne peux cependant pas dire la même chose de vous. Vous avez changé d'avis ? Je me suis procuré des yeux comme vous pouvez le constater. Ils sont beaux n'est-ce pas ? Vous pouvez toujours m'offrir des dents. De belles dents j'espère, car ce nez et ces oreilles ne sont pas de premier choix.

— Je vous les apporte demain ici même, même heure, a dit Antonin avec détermination.

— À demain, lui a dit la silhouette.

Il s'est éloigné sous les flonflons de l'accordéon, faisant attention à éviter les porte-manteaux qui s'abattaient sur le pavé.

Il s'était garé sur une place de livraison en face de l'immeuble où était situé le cabinet. Il attendait nerveusement, tapotant sur son volant, vérifiant sans cesse dans le rétroviseur si personne ne prêtait attention à lui. Il a avalé une triple dose de gélules et attendu que le dernier patient sorte du cabinet. Après vingt minutes, la porte s'est ouverte et il a reconnu Nour qui s'élançait dans la rue, séchant des larmes avec un mouchoir. Nour voyait-elle le docteur Qureshi ? L'avait-il contaminée ou voyait-elle quelqu'un dans ce même immeuble ? La coïncidence semblait peu probable. Il n'avait pas le temps de s'y appesantir : la BMW noire du docteur Qureshi sortait à l'instant même du parking. Il a démarré pour la prendre en enfilade. Il l'a suivie pendant une demi-heure, suant à grosse goutte, fermant les yeux à demi pour déceler une illusion de la route, chasser de son regard les pachydermes qui la traversaient à pas lents, la pluie de flammes qui s'y abattait, les crevasses qui s'ouvraient sous les roues des voitures. La BMW s'est arrêtée devant un pavillon de banlieue dans un quartier calme dont le portail s'ouvrait avec lenteur. Antonin a continué d'avancer au pas, puis en a percuté l'arrière-train. Le docteur est descendu de son véhicule, furibond, levant les bras en criant des injures. Antonin a saisi une pelle qui était posée à l'arrière, a ouvert la porte et a crié :
— Docteur Qureshi !
Saisi par la surprise, le docteur s'est arrêté, interdit, le temps pour Antonin de lui porter un grand coup de côté au visage. Bruit étouffé et sourd de métal. Le docteur s'est effondré sur ses jambes. Il se tenait le crâne, à travers ses mains s'échappait un filet de sang profus qui entachait sa chemise. Antonin a frappé une nouvelle fois avec le tranchant, puis une autre, jusqu'à ce que le docteur soit étendu, inerte, sur le bas-côté. Il fallait aller vite. Antonin a traîné le corps du docteur jusqu'à sa voiture, l'a soulevé péniblement pour le jeter dans son coffre qu'il a claqué avec fureur. Il s'est jeté au volant et a démarré en trombe.

— Alors, vous l'avez ? a demandé la silhouette qui s'était entre temps ornée de longs cheveux noirs et d'un visage. Elle avait l'air presque humaine, à un sourire près qui l'aurait complétée.
Antonin lui a tendu un sac isotherme. La silhouette l'a ouvert, a plongé sa main gantée dans les glaçons dont il était plein, en a retiré un tupperware qui contenait la bouche et les dents parfaites du docteur Qureshi.
— C'est du beau travail, a dit la silhouette, contemplant les facettes d'ivoire plantées dans cette bouche souriante du sourire sans émotion qu'arborait de son vivant le docteur Qureshi, d'où s'échappaient des filaments sanguinolents. Ces dents sont magnifiques. C'est exactement ce dont

j'avais besoin. Il ne me manque plus qu'une main et je serai complète, a-t-elle ajouté en dégantant une main noire et vaporeuse. Une main douce et oisive comme la vôtre…
— Vous devriez peut-être ranger ça, a dit Antonin qui a mis les mains dans ses poches, jetant des regards anxieux autour d'eux. Concernant le remède que vous me deviez…
— Bien sûr, bien sûr, j'oubliais. Voici, a dit la silhouette en tendant un petit flacon scellé par un minuscule bouchon en liège, comme un vieux remède d'apothicaire. Buvez ça et tous vos soucis seront derrière vous. Au revoir.
La silhouette s'est levée et s'est éloignée d'un pas vif, disparaissant derrière les massifs qui encadraient le square.

Nour lui avait dit qu'elle souhaitait parler. Antonin lui avait dit de passer chez lui. Elle ne voulait pas revenir, disait-elle, mais elle voulait clore cette histoire, tourner la page. Antonin lui répondait qu'il était guéri et qu'ils pourraient reconstruire quelque chose ensemble. Pas après ce qu'il s'était passé, disait-elle, ce n'était plus possible. Il s'accrochait pourtant à cet espoir.
— Je sais que ce n'est pas ta faute, a-t-elle dit en prenant sa main, celle qui avait encore tous ses doigts. Je t'ai beaucoup aimé, mais ce que j'ai vu de toi… c'est trop pour moi, tu comprends ?
Ses yeux saillaient dans des orbites creusées par une fatigue extrême. Son visage était sec, et exprimait une souffrance incommensurable.
— Qu'est-ce qu'il y a, je peux t'aider ? a demandé Antonin. Dis-moi, je ferai tout pour toi.
— Je n'en attendais pas moins de toi, a dit Nour avec une parodie de sourire fait de tension et de douleur. J'ai d'ailleurs quelque chose pour toi.
Tout en gardant ses doigts fermement mêlés à ceux d'Antonin, elle cherchait quelque chose dans son sac à main. Semblant avoir trouvé, elle a levé les yeux vers lui où brillait l'éclat d'une compassion cruelle :
— J'espère que tu me pardonneras.
Puis, jaillissant de son sac, un grand hachoir de cuisine qu'elle tenait fermement s'est dressé au-dessus d'eux, scintillant sous la lampe. Il s'est suspendu une longue seconde avant de s'abattre sur le poignet d'Antonin, s'enfonçant dans la table basse, tranchant sa main sans effort. Antonin hurlait, agrippant son moignon, les yeux fous, le corps convulsant. Nour a tiré avec difficulté la main tranchée qui était emmêlée à la sienne avant de la jeter dans son sac. Elle s'est levée, a ouvert la porte et l'a claquée sur elle, après lui avoir lancé un dernier baiser du bout de ses doigts ensanglantés.